
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE
ITINÉRIANT

DU 14 AU 26 NOVEMBRE 2016

Marie Redonnet



L'auteur :

Depuis son premier roman (*Splendid Hôtel*, Minuit, 1986), Marie Redonnet poursuit une œuvre fascinante, qui chemine entre la fable et le scalpel. Ses textes déploient un imaginaire puissant. Ils remettent en question le monde dans lequel nous acceptons de vivre. Après plusieurs années de silence, Marie Redonnet nous offre – avec *La Femme au colt 45* – le destin d'une femme qui a choisi de rester libre.

BIBLIOSIAPHIE :

- ◆ *Le Mort & compagnie*, poésie, éditions P.O.L, 1985
- ◆ *Splendid Hôtel*, roman, éditions Minuit, 1986
- ◆ *Doublures*, conte, éditions P.O.L, 1986
- ◆ *Forever Valley*, roman, éditions Minuit, 1987
- ◆ *Rose Mélie Rose*, roman, éditions Minuit, 1987
- ◆ *Tir & Lir*, théâtre, éditions Minuit, 1988
- ◆ *Mobie-Diq*, théâtre, éditions Minuit, 1989
- ◆ *Silsie*, conte, éditions Gallimard, 1990
- ◆ *Seaside*, théâtre, éditions Minuit, 1991
- ◆ *Candy Story*, roman, éditions P.O.L, 1992
- ◆ *Nevermore*, roman, éditions P.O.L, 1994
- ◆ *Le Cirque Pandor* suivi de *Fort Gambo*, théâtre, éditions P.O.L, 1994
- ◆ *Villa Rosa, Matisse*, conte, éditions Flohic, 1996
- ◆ *Jean Genet, le poète travesti*, essai, éditions Grasset, 1999
- ◆ *L'Accord de paix*, roman, éditions Grasset, 2000
- ◆ *Diego*, roman, éditions Minuit, 2005
- ◆ *Entretiens avec Edmond Amran El Maleh*, entretien, éditions La Pensée sauvage, 2005
- ◆ *La Femme au colt 45*, roman, Le Tripode, 2016

Présentation sélective des Livres :

- ◆ *Splendid Hôtel*, roman, éditions Minuit, 1986

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Vingt-trois chants où le " je " d'une femme sans nom, sans âge, sans visage, dit la Passion du *Splendid Hôtel*, son trésor, sa chose, légué par grand-mère qui l'a fait construire au bord du marais virulent. Splendid Hôtel déjà délabré, attaqué, miné, et qui ne cessera d'endurer tous les fléaux, de souffrir de tous les maux, dont le pire: la tendance fatale de ses sanitaires à se boucher, la narratrice toujours occupée à les déboucher.

Laborieuse, infatigable narratrice, toute consacrée aux soins du Splendid Hôtel, dévouée aux malheureux clients – les anonymes, attirés par les enseignes clignotantes, et les professionnels du Chemin de fer venus imposer au marais leur grand œuvre –, harcelée qu'elle est pendant ce temps par ses deux sœurs parasites, Ada la malade et Adel la comédienne ratée, l'une et l'autre semant sans cesse le trouble et la zizanie.

Extrait de presse :

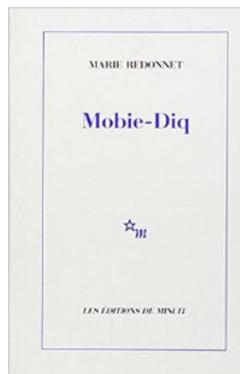
. Article publié dans *Les Nouvelles littéraires*, mars 1986 par Christine Ferniot.

Chez Marie Redonnet, tenancière du *Splendid Hôtel*, le sordide côtoie le cloaque. L'héroïne sans âge tient d'une poigne encore ferme son hôtel insalubre, hérité de la grand-mère, à deux pas du marais. Les mouches s'y pressent l'été, les rats en automne et le brouillard au printemps. Marie passe le plus clair de son temps à déboucher les sanitaires, reboucher les tuyaux percés, colmater les trous dans le bois pourri, laver les draps devenus gris. Ses deux sœurs, Ada et Adel, se prélassent dans leurs chambres, éternelles malades, insupportables femelles à gifler. L'hôtel n'a désormais de splendide que son intitulé encore affiché au néon, crachant ses dernières lumières dans un pays pourri par le marais. Ada et Adel finiront par mourir les premières, victimes des épidémies, tandis que la petite Cendrillon, éternelle fourmi laborieuse, continuera à dissimuler les petites misères de son hôtel à coups de bricolages de fortune. Livre magnifique et étouffant, *Splendid Hôtel* confirme le talent de Marie Redonnet.

Ses phrases sont brèves, comme hachées, et les scènes répétitives, volontairement redondantes, créent un phénomène de claustration, voire d'éternel recommencement. On suit pas à pas une héroïne empêtrée dans ses problèmes quotidiens au point d'ignorer la mort pour mettre en valeur le seau à vider ou la planche à consolider. Nous sommes avec elle dans les bas-fonds du monde, dans un hôtel à la Wim Wenders, où les néons ressemblent aux derniers poumons de la vie.

◆ *Mobie-Diq*, théâtre, éditions Minuit, 1989

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Pour Mobie et Diq, vieux couple d'acteurs qui ont échoué à jouer la pièce de leur rêve : Tango, le rôle à jouer est à trouver comme une énigme dans le nom même qui fait leur couple, et qui refait le titre du grand roman de Melville : Moby Dick. L'échec de Tango et le naufrage du Tango – nouveau Titanic – dont ils sont les seuls rescapés grâce à une vieille barque font de Mobie et Diq la réincarnation burlesque et poétique d'une époque grandiose dont il leur faut, à leur insu, retenter l'aventure et risquer le sens :

lui à la barre, affrontant les éléments, elle, perdue dans son rêve de grossesse. Et ainsi sept jours durant, dans la vieille barque chargée du vieux coffre, sur la mer sans bateau où se projettent les images – la baleine noire et morte, l'île mystérieuse – de leur étrange quête. Dans cette histoire de naufrage, la question est bien de savoir ce qui est perdu, et ce qui est sauvé ou trouvé, quant au terme de leur odysée Mobie et Diq rencontrent la baleine blanche.

Extrait de presse :

- Article paru dans *Magazine Littéraire*, en février 1989 par Raymond Bellour.

Pas de mythes sans animaux. C'est du moins ce que disent la Bible, Lévi-Strauss, les Grecs, Melville et Michaux. La mythologie blanche de Marie Redonnet vient de trouver son animal tutélaire, multipliant l'image de la baleine fabuleuse de Melville et divisant son nom pour créer les deux personnages de sa nouvelle fable.

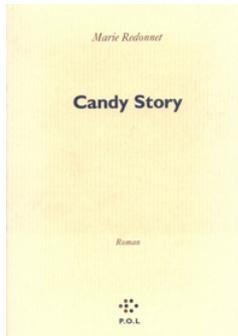
Tout l'art de Marie Redonnet tient dans sa phrase, pauvre, élémentaire, faussement détachée, et la circularité obsessionnelle qui lui permet de construire, comme par des menus bonds successifs mais grâce à un nombre infini de retours, reprises, répétitions, un monde minimal, qui semble tenir par la grâce d'on ne sait quel dieu (...)

Dans *Mobie-Diq*, en apparence, la situation est plus pauvre encore. Lui, Diq, elle, Mobie, un vieux couple à nouveau, dans une barque, en pleine mer, après un naufrage dont ils sont les seuls survivants. Et pourtant, cette fois, c'est tout un monde qui se met à vibrer, comme une poudre d'or qui viendrait habiller cette même essentielle pauvreté. Que s'est-il passé ? Tout simplement (mais c'est beaucoup) une intégration, pour la scène, du matériel sensible qui s'est peu à peu agrégé, dans les trois romans de Marie Redonnet, à ces structures sèches sans lesquelles il ne serait rien. Un matériel qu'on imagine très enfoui, à la fois culturel et personnel (mais quelle différence ?), venu des contes, des légendes, des livres, comme des fantômes les plus intimes du " mythe individuel du névrosé " ; mais qui finit, et c'est là l'essentiel, grâce à un art d'une grande abstraction, une qualité rare de transmutation, par être dénué de toute intériorité psychologique et capable, dès lors, de s'ouvrir à une sorte de mythologie privée : tout bonnement, un monde à l'aube de sa création. Un monde élémentaire, blanc, d'autant plus proprement magique.

Ainsi Mobic et Diq dérivent-ils une semaine durant dans leur barque, entre mer et ciel, au gré des éléments qui se parent de toutes les nuances possibles (soleil, vent, nuit, neige, calme plat et tempête), elle, Mobie, vivant d'un même coup sa grossesse et sa ménopause, lui, Diq, hallucinant un bateau qui passe comme double du *Tango* naufragé, tous deux revivant à la lueur de l'événement les instants élus de leur vie antérieure, confondant leur voyage de noces et leurs noces d'or, la barque où ils célèbrent leur rencontre sur un lac et celle qui les porte sur la mer, filant les ingrédients épurés du roman d'aventures (le coffre, l'île, la cabane, oh Stevenson), et métamorphosant enfin la baleine de Melville dont ils portent le nom. Trois fois, la baleine affleure, pour préparer son triomphe mythique : baleine entrevue par Mobie, qui la pressent comme elle croit sentir son ventre, baleine morte qui empeste, recouverte d'oiseaux, baleine-cauchemar de Diq qui les sépare l'un de l'autre et les noie. Et enfin arrive la baleine blanche, immense, vieille comme la mer et dans laquelle, comme Jonas, ils ont (peut-être) disparu. Dans leur barque dans la baleine, dans la nuit de la mort transmuée, la " nuit inoubliable " qui justifie tout, s'élève enfin, " juste pour la fin ", le solo de violoncelle jusque-là toujours interrompu, mais dans " une autre interprétation ". Car chez Marie Redonnet, comme dans les mythes, tout est toujours double.

◆ *Candy Story*, roman, éditions P.O.L, 1992

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Candy Story est d'abord et avant tout une histoire d'amour dont l'héroïne principale, Mia, se transforme par amour justement, en Candy. Comme si une nouvelle vie commençait pour elle, et comme si, avec la mort de sa mère, elle passait de l'état d'enfant à celui d'adulte.

Mais *Candy Story*, c'est aussi des histoires de meurtre, de détournement de fonds et de spéculation, des histoires d'éditeurs et d'auteurs, la mort d'une vieille femme, histoires qui s'enchaînent

dans l'atmosphère glauque d'un lieu imaginaire, City Sise, qui pourrait être Venise ou une île au large de la Sérénissime. C'est une quantité de personnages, de rebondissements, de mystères. C'est un roman policier et un roman de mœurs.

Extrait de presse :

- Article paru dans *Le Matricule des Anges*, en novembre 1992 par Philippe Savary.

Aujourd'hui n'est pas un jour comme un autre. C'est sûrement ce que Marie Redonnet a dû se dire en attaquant la rédaction de son cinquième roman, *Candy Story*. Les décors anémiés de son imagination, la langueur ouatée et dépersonnalisée de son monde, ont disparu, ou plutôt ont mué, laissant place à des lieux reconnaissables, traversés par des hommes et des femmes à l'état civil bien établi. Dans *Candy Story*, on tue même pour rien. Un carnage. Au revolver sans silencieux. Mais cela change-t-il quelque chose au fond ? Cette histoire médiatico-policrière où s'entremêle une multitude de personnages aux noms identiques se révèle bien être le symbole de ce désordre habituel dont semblent se nourrir avidement des protagonistes sans scrupules. Derrière ce tourbillon de civilisation, écrit comme un faux scénario, Marie Redonnet reprend le fil de ses hantises. Que reste-t-il de bon lorsque le poids de la nostalgie nous abandonne ? Mia, la fille de Ma, raconte sa vie, ses doutes, ses souvenirs de Sise, ville de son enfance, son présent, partagé entre les tendres visites à sa vieille mère et la volonté d'écrire un second roman.

Marie Redonnet utilise à jamais cette langue qui semble fatiguée, à bout de souffle mais dont la concision, son incroyable régénérescence paraît capable d'ensevelir l'horrible sens du temps présent.

◆ *Diego*, roman, éditions Minit, 2005

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Je ne suis plus en prison, j'ai quitté Tamza et je viens d'arriver en France. Mais l'angoisse est toujours au fond de moi. Je me répète : Je suis un homme libre. Je sais bien que ce n'est pas vrai. Je suis arrivé en France sans visa. Je suis un clandestin. Je n'ai pas passé la douane. Je ne suis pas enregistré sur le territoire français. Je suis libre tant que la police ne me demande pas mes papiers. Je ne peux pas vivre en France normalement. Je dois y vivre comme un clandestin.

Extrait de presse :

- Article paru dans *L'Humanité*, le 8 décembre 2005 par Jean-Claude Lebrun.

Dans le grand mouvement de renouvellement des écritures romanesques, au milieu des années quatre-vingt, Marie Redonnet s'était signalée par la candeur appuyée de ses récits. En des endroits improbables, le plus souvent réduits à quelques traits caractéristiques, des figures aux noms d'apparence saugrenue se trouvaient lancées dans des quêtes obsessionnelles. La simplicité affectée n'était évidemment pas synonyme de superficialité. A chaque fois remontait dans ces histoires l'ardeur des pulsions qui commandent l'humain. Marie Redonnet a fait paraître aussi du théâtre, des contes et de la poésie. Ses deux plus récents livres remontaient à l'an 2000 : un essai, *Jean Genet, le poète travesti*, et un roman, *l'Accord de paix*, certes encore dans sa manière, mais qui témoignait d'une ouverture thématique lors du cratère sulfureux de l'intime. *Diego* vient aujourd'hui confirmer cet élargissement du champ narratif.

La romancière y évoque l'itinéraire de Diego Aki, un clandestin venu du Sud, après des années de détention dans son propre pays. Fils et neveu de deux couturières en révolte, les Rouges, il avait fait partie d'une organisation révolutionnaire appelée le Mouvement. Après sa condamnation, sa mère s'était suicidée et la jeune femme qu'il aimait s'en était allée voir ailleurs : elle ne croyait qu'aux solutions individuelles. Toutes deux portaient le nom d'Ama. Il ne lui était resté que sa tante Lili. Quand il avait été enfin libéré, il avait pris la direction de la France et accosté, une nuit, sur une petite crique discrète. Il avait ensuite gagné une localité de la banlieue parisienne, où un proche l'avait hébergé avant de le confier à un certain Aigle d'or, qui l'avait logé dans un wagon désaffecté et lui avait procuré un travail de veilleur de nuit. Cette première partie de parcours, en soi relativement commune, prend cependant tout de suite la tournure singulière propre aux récits de Marie Redonnet. La dureté du réel s'y donne à voir, mais appréhendée d'une façon qui métamorphose cette traversée en une manière d'itinéraire initiatique. Ainsi Diego loge sur une voie à partir de laquelle, des années auparavant, des enfants avaient pris la direction de l'Allemagne. Les damnés changent, mais la damnation

perdure. On pourrait alors tomber dans le pathos ou la pose compassionnelle, sauf que l'écriture joue ici le rôle de garde-fou. On suit certes Diego dans différentes démarches. On le voit maintenant venir faire le veilleur de nuit dans un hôtel de passe pour travestis du quartier des Perles, dans le dix-huitième arrondissement de Paris. On assiste aux manœuvres d'approche du gentil épicier Ali, ambassadeur avenant des réseaux islamistes. On le trouve en grande difficulté après le meurtre d'un locataire de l'hôtel par un client. Sauf qu'aucune sentimentalité ne vient imprégner ce récit, qui s'en tient à un relevé des paroles et des gestes essentiels. Ce que reflète très exactement la phrase de Marie Redonnet, réduite à quelques éléments simples, à une structure uniforme, avec un verbe basique, souvent un simple auxiliaire, toujours au présent, sans possibilité d'expansion ou de digression. De ce style naît un univers élémentaire, aux allures de décor théâtral kitch, habité par des personnages dont l'épaisseur, comme au demeurant l'histoire, se laisse seulement deviner.

Mais le clandestin n'est pas arrivé complètement sans bagage : dans son pays, il avait fréquenté l'école des pères et s'était pris de passion pour le cinéma et la littérature (je ne savais pas qu'il y a dans les livres une nourriture sans laquelle on dépérit) ; dans un camp du désert, il avait aussi appris les gestes de la lutte armée et du terrorisme. Il a maintenant renoncé à ceux-ci et conçoit l'unique projet de faire de sa vie un film. On doit y voir Samir, son alter ego dans le scénario, en train de refaire son propre parcours. C'est ainsi que le clandestin voit le jour, porté par une inattendue chaîne d'amitié. Épilogue paradoxal pour celui qui n'a pas d'existence légale et ne devient visible que par l'art. Si le périmètre thématique s'est élargi au contexte contemporain, la logique qui fonde l'œuvre de Marie Redonnet continue de fonctionner à plein. Absence d'épanchement de l'écriture, verbes usés avant d'avoir servi, petites phrases ternes. Tout un art de dire plus en disant moins.

◆ *La Femme au colt 45*, roman, Le Tripode, 2016

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



L'Azirie est tombé sous le joug d'une dictature. Lora Sander décide de fuir le pays. Sa vie de comédienne est devenue impossible. Elle prend le chemin de l'exil et rejoint l'Etat limitrophe de Santarie, munie de son colt 45.

"Il avait très envie de venir visiter ma cabine à bord de l'Arche de Noé. Je lui ai répondu que pour moi les jeudis soirs c'était fini. Plutôt me passer d'un homme que d'être sous son

emprise. Il ne suffit pas que j'aie vendu mon colt. Même absent, comme la jambe d'un amputé, il continue de me faire mal."

Extraits de presse :

- Article paru dans *Livres Hebdo*, le 4 décembre 2015 par Jean-Claude Perrier.

Écriture blanche voire « plate », univers onirique : c'est original, durassien (même le nom de l'héroïne), très réussi.

- Article paru dans *Ouest France*, le 5 janvier 2016

Écriture dépouillée, construction sobre, ce récit est plein d'une grâce étrange.

- Article paru dans *Télérama*, le 15 janvier 2016 par Nathalie Crom.

Le dispositif narratif tient de l'art dramatique: à intervalles réguliers, quelques lignes factuelles, sortes de didascalies, annoncent un changement de décor, de costumes, puis Lora reprend la parole pour raconter sa situation errante : les lieux où elle vit, les individus qu'elle rencontre. Dans cette disposition textuelle minimaliste, Marie Redonnet fait tenir tout ensemble la métamorphose de Lora, le voyage initiatique qu'elle accomplit dans son exil et un reflet incroyablement précis de l'état de notre monde (violence politique, réfugiés, dérives religieuses extrêmes...).

Livre intimiste, *La Femme au colt 45* est ainsi, dans un même geste formel, une fable politique d'une grande acuité.

- Article paru dans *L'Humanité*, le 21 janvier 2016 par Muriel Steinmetz.

Il y a dans l'écriture de Marie Redonnet comme une incitation nerveuse à lire. Cela tient sans doute à l'extrême dépouillement sur lequel s'arriment les mots.

Pas de lieu précis ni de temps nommé autour de l'héroïne, Lora Sander, la cinquantaine armée, entraînée comme un vrai soldat, comédienne au Magic Théâtre. La romancière la saisit sur le vif au moment où elle s'apprête à fuir son pays - le ministère de la Culture a brusquement décidé de fermer le théâtre -, passant non sans mal d'une rive à l'autre d'un fleuve qui constitue la frontière entre une dictature et ce qu'elle croit être la liberté. Elle porte sur elle un colt 45, présent de son père qui lui a appris à faire mouche. Ce substitut phallique, qu'elle finira par vendre et qui donne son titre au livre, est à la fois bénéfique et néfaste (« *Même absent, comme la jambe d'un amputé, il continue de me faire du mal. Le cadeau de mon père ne pouvait être qu'empoisonné* »). Lora est tout sauf une de ces figures de convention aux attitudes d'emprunt qui s'éparpillent dans des paysages qui n'en sont pas. Désormais coupée de son mari Zuka, homme de théâtre récemment arrêté, et de son fils Giorgio qui a rejoint l'insurrection armée, elle lutte pour sa survie,

tâchant d'exister par elle-même, loin des faux-semblants inhérents à son métier d'actrice.

Le roman déploie son atmosphère ascétique et violente (passeurs et policiers, étrangers sans papiers, violeur, fanatiques de tout poil). L'écriture blanche de la romancière donne à tout ce qu'elle touche un accent vif et pénétrant. Elle fait du neuf avec les canons de la littérature en invitant des didascalies dans le corps de la prose et en début de chapitre. Sans briser le cours du récit, ces indications scéniques (« *Elle se dirige vers la cabane* » ou « *Lora a coupé ses cheveux très court. Elle porte un vieux jean et un pull marin* ») semblent autant de clins d'oeil ironiques adressés à toute forme de réalisme crispé. Le lecteur assiste à la mise en place rapide d'un décor abrégé dans un ensemble vivant inquiétant, sans vrai repère certes, mais en parfait accord avec l'état du monde aujourd'hui. Ce n'est plus du dedans qu'on écoute mais du dehors, tels des observateurs sur le qui-vive en train de scruter les intentions et les agissements du personnage depuis ce champ littéraire désormais sans bord ni centre. La vie de Lora, rendue à son anonymat, se joue dans ce no man's land littéraire. L'auteur passe sans crier gare du « je » au « elle » grâce au mélange improbable du monologue intérieur instinctif et de la perception née d'une caméra (de surveillance ?) avec pour caractéristique essentielle l'hypertrophie du détail. Effet de zoom.

Ce roman, *la Femme au colt 45*, concentre donc en lui, sous une forme minimale, le regard sombre qu'on peut porter sur l'époque. Le retour sur la scène de Marie Redonnet ne pouvait mieux s'accomplir qu'avec cet éclat feutré dans l'existence d'une sorte de Calamity Jane post-moderne.

• [Article paru dans *Le Monde des livres*, le 6 février 2016 par Florence Bouchy.](#)

Créer, plutôt que détruire, parler plutôt que ressasser : Marie Redonnet a su renoncer à la lutte armée sans se laisser abattre. Elle a remis son colt dans son étui et souffle dessus, comme Lucky Luke, avec la satisfaction du travail accompli.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE